

XYZ. La revue de la nouvelle

Nanki Shirahama

Christiane Vadnais



Numéro 131, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadnais, C. (2017). Nanki Shirahama. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 48–52.

Nanki Shirahama

Christiane Vadnais

C'EST ARRIVÉ LÀ où disparaissent les avions : dans les airs, quelque part entre Toronto-Pearson et Tokyo-Narita. C'est arrivé pendant ma millième traversée du Pacifique, alors que nos têtes fourmillaient d'attentats. Pour Kimiko, l'existence n'était encore qu'un état vague, sans les manifestations précises de la douleur.

L'heure du réveil était venue. Les passagers commençaient à s'agiter dans l'aube pâle, l'haleine fétide, la tête grasse et échevelée. Ils avaient froid. Leurs corps cherchaient à s'adapter à l'espace, mais les sièges étroits coinçaient leurs jambes dans la menace constante d'une thrombose veineuse. Il faudrait les nourrir sans tarder, sans quoi ils commencent à geindre et à nous tirer les manches, la jupe, à nous attraper les mollets comme des animaux.

C'est arrivé au cœur de l'aube permanente des habitacles aériens.

Je m'occupais de l'enfant non accompagnée, tandis que mes collègues s'étranglaient de panique à propos du passager Belaïd, Mohammed, siège K32. On m'avait confié Kimiko comme ça, sur un coup de tête, et je n'avais pas soupçonné tout ce qu'elle ferait déferler en moi, tout ce qu'elle ouvrirait de vannes dans mon esprit engourdi par les années de service. Au milieu des corps alanguis, rompus de fatigue et gavés de mets réchauffés — au milieu de l'horreur —, sa pureté d'enfant reposait les yeux. Les lignes impeccables de son nez et de ses joues se fondaient dans celles, discrètes, du design de l'habitacle. Son visage était d'une perfection androïde, en équilibre au-dessus d'un cou mince, sous la surface duquel on devinait les vaisseaux frais, les vertèbres d'un blanc pur. Kimiko, l'enfant non accompagnée, écoutait un film — si gracieuse, équilibrée et inébranlable que tout autour d'elle s'effondrait dans l'ava-

Pendant ce temps, on murmurait : attentat, Daesh, explosion mortelle.

Or, on ne pouvait rien faire. Belaïd, Mohammed, siège K32 avait passé les douanes comme tout le monde. Tout ce qu'il avait fait pour exciter les plus zélées d'entre nous, c'était quelques balades non motivées du côté du cockpit. « On se fera accuser de profilage si on l'interpelle », argumentait une jeune agente dans un rare éclair d'intelligence. Durant mes nombreuses années de vol, j'avais essuyé de l'urine et du vomi, mais jamais beaucoup de sang. Je ne voyais pas l'intérêt de piailler sur notre écrasement potentiel alors que se tenait devant moi une créature plus parfaite que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. À Kimiko, j'offrais des bonbons, des couvertures, des magazines, revenant sans cesse avec de nouvelles douceurs subtilisées dans les réserves de la classe affaires. On m'avait seulement demandé de livrer la petite en un morceau à son père, là-bas à l'aéroport. Pourtant, il me semblait qu'elle m'avait été envoyée pour ma propre paix, afin que je puisse me repaître de son visage tellement lisse qu'il en paraissait faux.

Malgré l'état d'urgence, nous réchauffions des omelettes ensachées qui diffusaient dans l'appareil une odeur humide, écœurante. C'était l'heure où l'on entendait nos pas sur le tapis des allées, les soupirs et les plaintes de la fin de la nuit. Je versais du thé vert, du bouillon miso, du jus d'orange, du jus de chaussette, avec crème, avec lait, sans lait. Il me semblait que ce vol ne finirait jamais, et pour m'apaiser je pensais aux vagues bleues de Nanki Shirahama, qui vous emportent sur leur crête comme la plus fine des algues. C'était là qu'elle allait, ma protégée, jouer dans le sable blanc de Nanki Shirahama, sous son soleil en forme de disque et ses ifs aux aiguilles plastiques. À l'aéroport Tokyo-Narita, m'avait-elle confié d'une voix égale, presque robotique, elle rejoindrait son père, qui l'y emmènerait pour les vacances. Je la faisais parler autant que je le pouvais. À force de m'agenouiller près d'elle pour mieux capter sa voix, j'avais découvert qu'elle dégageait une odeur sucrée, délicieusement artificielle, qui

rappelait celle des bonbons PEZ. Dans un de ces moments de confiance, je lui révélai que, toute petite, j'avais eu une amie japonaise qui avait fait naître en moi une passion pour son pays. Ses cadeaux — baguettes ornementées, feuilles d'origami et papiers fins — étaient pour moi des trésors d'exotisme. Certaines de ces choses, je les possédais encore, et elles m'étaient chères de l'amour sans retour et sans limites que l'on porte aux objets, lui dis-je. J'adoptais le même sérieux que si je m'étais adressée à un adulte, s'il y en avait eu seulement un pour se rappeler l'affection farouche dont est capable l'enfance.

Belaïd, Mohammed, siège K32 me demanda un thé bien chaud, les mains enfouies dans les replis de sa djellaba. On raconte bien des choses sur les avions, qu'ils sont remplis de terroristes et qu'ils s'évaporent dans les Bermudes, qu'on y rencontre l'amour en cognant le coude de son voisin, mais je vous dis, moi, qu'ils ne sont pas si différents de ces camions qui transportent le bétail sur les autoroutes. On s'y frotte d'abord à la faim, à la soif, aux envies naturelles et à l'odeur acide des corps. L'individu auquel je servis un *sencha* sans sucre sans lait, merci, n'était pas différent des autres. Je n'arrivais pas à croire que derrière ses yeux vides, bordés de cils aussi longs que ceux des vaches, pouvait battre le désir poignant de la destruction. Mes collègues, elles, lui lançaient sans relâche des regards terrifiés et chuchotaient de pitoyables plans de neutralisation du suspect. Je poursuivais mes tâches, hantée par les vagues bleues de Nanki Shirahama et les ressacs du temps. Il y avait eu un instant dans mon passé, me disais-je, où la possibilité de l'ailleurs m'avait coupé le souffle, où ce qui me pacifiait avait la figure du dépaysement, et maintenant j'étais là, au milieu de cette panique absurde, à servir des boissons aux troupeaux en transhumance. Belaïd, Mohammed, siège K32 trempa les lèvres dans son verre, et je poursuivis ma route. Aux écervelées, je dois concéder que plusieurs fois je le vis fixer l'équipage de son œil bovin, mais il m'était impossible de déterminer s'il s'agissait de menaces

50 ou de surveillance, ou s'il était seulement exaspéré devant

ces chuchotements qui se glissaient sans doute jusqu'à son oreille.

Plus tard, lorsque ma collègue lui servit son repas, elle précisa, dans un accès de nervosité ou de provocation, que bien sûr « on le garantissait halal ». Pour la première fois, Belaïd, Mohammed lui jeta indiscutablement un regard de travers. Il déchira l'enveloppe de son omelette d'un mouvement agressif. Pour ma part, je ne m'en souciais pas, toute perdue que j'étais dans le refoulement de mon être jusqu'aux douceurs de l'enfance. Des passagers m'appelèrent par la sonnette de service. Plutôt que de répondre, je demandai à Kimiko de m'enseigner de nouveaux modèles d'origami, m'absorbant dans la contemplation de ses doigts fins, ridiculement gracieux, qui lissaient les plis du papier aussi bien que l'auraient fait nos machines plus parfaites. De tels doigts, j'en avais vu danser, autrefois, dans l'odeur enivrante d'algues et de poisson cru, lors d'après-midi dans l'appartement de mon amie nippone. Là, dans l'allée du Boeing 787 où traînaient la poussière et les vieux mouchoirs, je me laissai inonder, je laissai rugir les vagues du souvenir d'un temps où les mots — *umami, janken, Hina Matsuri* — pouvaient encore ébrécher le connu, d'un temps où une feuille incrustée d'or me paraissait contenir l'infini. Alors on accédait à la beauté totale.

On finit par me rappeler à l'ordre d'un coup dans les tibias, et je laissai à contrecœur Kimiko se tourner vers l'écran devant elle en replaçant sur ses oreilles le casque d'écoute trop grand.

Nous aurions pu continuer ainsi : l'Arabe se frottant les mains dans le froid, Kimiko magnifique et imperturbable devant son film, moi troublée par la coïncidence entre le visage de cette enfant et celui d'un fantôme de mon passé, deux visages parfaits, deux prophéties de la splendeur avant l'âge de la rage. Mais Belaïd, Mohammed s'est levé, les plis dorés de sa djellaba brillant dans le soleil matinal. Il s'est levé, une fois de trop s'est avancé vers l'avant de l'appareil et, alors, une de mes collègues lui a barré le passage. Elle lui

a demandé ce qu'il faisait là et a voulu le fouiller. Puis, c'est vrai qu'il a explosé. Je parle bien sûr de façon métaphorique, il a explosé avec des postillons qui lui sortaient de la bouche, Belaïd, Mohammed était insulté, il porterait plainte dès qu'il mettrait le pied à terre, un Arabe n'avait-il pas le droit de se dégourdir les jambes ?

J'ai éclaté de rire. C'est arrivé là, dans les airs, au-dessus d'une mer de nuages, juste avant que l'appareil entame sa descente au pays des merveilles les plus étranges et les plus délicates. J'en ai eu assez, assez de ces animaux en vêtements d'apparat, assez du rose écœurant de l'aube, assez de mes écervelées de collègues. J'ai éclaté de rire et puis, le silence.



L'avion s'est posé à Tokyo-Narita sans anicroche. Le pilote a annoncé une journée agréable à Tokyo, avec une température de vingt-cinq degrés et un ciel généralement ensoleillé. J'ai salué les clients avec un peu plus de chaleur que d'habitude. Avec Kimiko, nous sommes débarquées les dernières, puis nous nous sommes dirigées vers la sortie des équipages. Elle m'a donné son passeport et je lui ai annoncé un changement de plan. Son père ne viendrait pas la chercher tout de suite. Elle resterait avec moi pour quelque temps. Nous nous ferions doré au soleil, nous sculpterions des bateaux de papier, nous nous laisserions bercer par la mer, la mer bleue, scintillante et vide. Je l'ai rapidement fait asseoir dans une voiture de location, claquant la portière pour qu'elle n'entende pas le message que diffusaient les haut-parleurs de l'aéroport : on cherchait une enfant disparue. J'ai caché ses papiers d'identité sous le siège, puis nous avons pris ensemble la route, la route du rêve, la route de Nanki Shirahama.